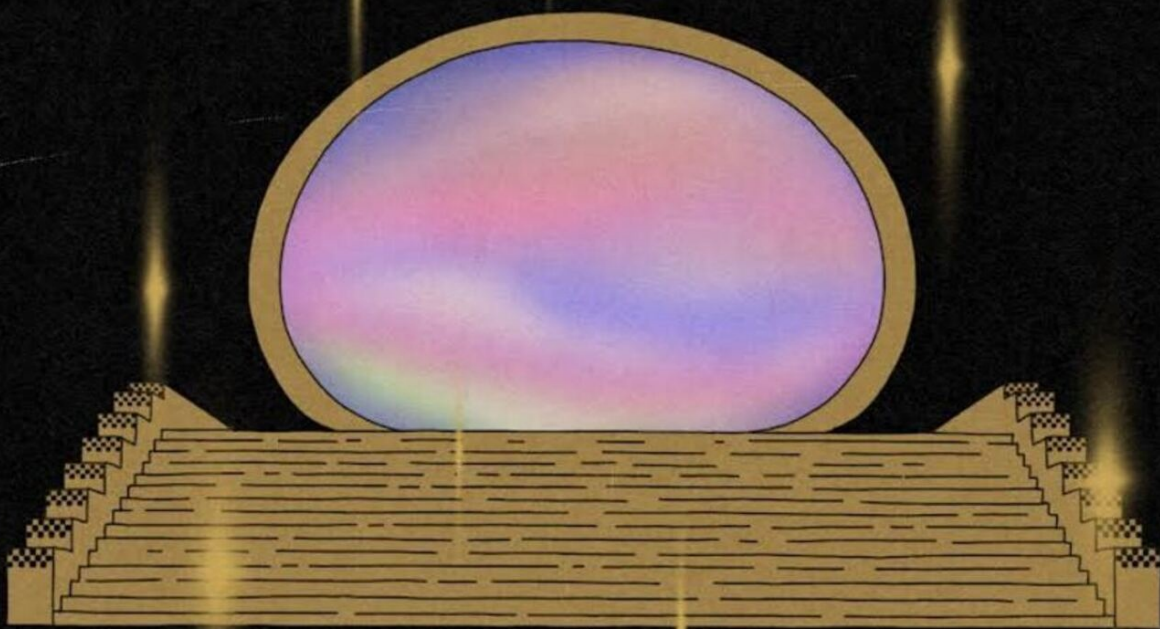


Héloïse

et les Secrets de l'Autre Monde



Pauline Marie Daron

Pauline Marie Daron

Héloïse et les secrets de l'Autre Monde

© Pauline Marie Daron, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6289-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Commencement

Je quitte le sol français et monte dans un bus direction Barcelone.

Pause sur le trajet. Un homme me fait part de son caractère impulsif et de sa décision de tout plaquer, un avant-goût de ma troisième expatriation sur le continent européen.

La route biscornue dans les montagnes des Pyrénées donne le tournis. Me laissant bercer par les notes de musique de mon téléphone, je finis par atteindre la destination, la place de la Catalogne.

Les passagers descendent du bus sous le ciel bleu. Me voici sur le bord de la route, au beau milieu du monde.

Ma colocataire Julia vient quelques minutes plus tard.

— Barcelone... incroyable... c'est la fête vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Je peine à suivre son rythme élané. Ça grouille de gens.

Il y a sept étages à gravir pour accéder à l'appartement de la résidence.

J'entre dans le vestibule. L'endroit est coupé en deux, à gauche, la cuisine et le séjour, à droite, un couloir donnant accès à quatre chambres ainsi qu'une salle d'eau et des toilettes.

La mienne est la plus petite et sombre à souhait.

Dans le séjour, trois larges fenêtres donnent sur la rue et sur le toit d'une université où des étudiants discutent. Un brouhaha en émane.

Ici, je découvre la touche d'originalité, une balançoire est accrochée au plafond. Salon et cuisine forment cette pièce à vivre où il y a comme une note d'été avant l'heure.

Face-à-face, Julia me fixe droit dans les yeux. La persistance de son regard me déstabilise.

Je fais la rencontre de mes autres colocataires un peu plus tard. Les questions fusent à mon égard. J'ai l'impression de passer un inconvenant interrogatoire.

Le lendemain.

J'entends des bavardages entremêlés à des rires. Je demeure immobile, allongée sur le lit. Les sons disparaissent.

Je pars me servir un verre dans le séjour. Un chien me regarde tendrement.

Dehors, une foule dévale la Rambla produisant ainsi d'assourdissants bruits.

Je m'engage dans une rue pour me retrouver en face d'un pont menant à une galerie commerciale plantée sur un sol bétonné. Le nombre de personnes au mètre carré a diminué par dix.

Je respire l'air marin depuis un banc. Mes pieds touchent presque l'eau de la mer Méditerranée. Il y a une légère brise. Un frisson me parcourt alors que la lumière du jour s'estompe.

Plus tard, les escaliers de la résidence me paraissent infranchissables depuis le rez-de-chaussée.

Rêve de mon rendez-vous avec Georgio au bar Schilling puis réveil en sursaut.

Nous nous réunissons l'après-midi pour parler de ses activités de disc-jockey, de producteur de musique House et enfin d'une mission, communiquer sur les réseaux sociaux.

Au-delà des mots, je suis convaincue qu'un lien spécial m'unit à lui, comme si nous nous connaissions déjà. Alors que la plupart du temps, la réserve prédomine à l'égard des étrangers. J'ai rapidement accepté sa proposition de stage.

Ma copine Chloé m'envoie un message. Je parcours la Rambla d'une vive allure pour la rejoindre. Chloé Alizée et Jennifer sont assises autour d'une table. Elles s'installent aussi à Barcelone pour un stage.

Il fait sombre. Il y a des canapés à moitié déchirés, des peintures, des graffitis, une musique d'origine afro-américaine et des gens regroupés ici et là. Je me souviens de ma première fois dans un bar à chicha. C'est tout comme.

Retour à l'appartement. Mes colocataires Julia et Bieda me dévisagent.

La nuit s'installe dans la ville éveillée.

Je me lève aux aurores. Mon cœur bat la chamade.

Ma première visite à Barcelone remontait au temps où mon ex petit ami y vivait. Nous avons rompu sans nous dire au revoir. Des souvenirs rejaillissent, tenir sa main, l'enlacer, lui glisser des mots doux dans le creux de l'oreille. Je passe devant le marché Boqueria et continue mon chemin jusqu'à rejoindre une rue familière.

Plantée devant le Musée des Origines Contemporaines¹. Je m'assois à la table d'un café et écris la fin de ma thèse en sirotant des gorgées d'une boisson artisanale.

Puis, je vais dans le magasin de vinyle « Dimension Plurielle² ». Je m'apprête à écouter ma sélection. Seulement les retrouvailles avec Georgio au Schilling bar approchent.

Nous nous asseyons à la même table qu'hier. Nos regards se croisent. Attirance. Georgio m'hypnotise. Ses pupilles d'un noir intense me font penser à l'image d'un étalon galopant au milieu d'un champ.

Une fois rentrée à l'appartement, ma colocataire Bieda me lance d'un ton cinglant :

— Une lève-tôt ! Personne ne t'a vu, d'où viens-tu ?

— Du travail... Je continue d'ailleurs.

Je marche dans les rues à la recherche d'une connexion internet, agitée.

Ma tête s'alourdit et la chaleur de midi rend mes mains moites, ma peau blême. Mes dents claquent comme lors d'un froid glacial. Ma vision se trouble. Je m'écroule. Des personnes s'approchent. Une femme interroge :

— Tu m'entends ?

Je demeure inconsciente, allongée au bord du trottoir. Les passants contactent les secours. Les hommes m'embarquent dans une ambulance. Un court instant plus tard, je crie :

— Où sont mon ordinateur et mon sac ? Mon sac ! Je suis française !

Ils me regardent. L'un d'eux me répond :

— Ton sac est là.

Ils vérifient ma tension, mon rythme cardiaque et mon taux de glycémie.

— Cela semble se stabiliser, affirme l'un des hommes.

— Je vous en prie, laissez-moi sortir ! Dis-je en grommelant.

Je m'en vais enfin et fonce dans ma chambre.

Avant le crépuscule, le silence règne. Je me réveille en repensant à mon songe. Ce n'est pas la première fois que je rêve de flancher vers le centre de la Terre. Quelle drôle de sensation.

Dans le séjour, le chien est endormi près d'une fenêtre. « Est-ce possible pour les animaux de tomber dans les bras de Morphée comme nous, êtres humains ? ».

La rue est déserte. En direction de la plage ensoleillée, des vendeurs de bricoles et des touristes arpentent les alentours.

Je me penche sur la mission de Georgio depuis une terrasse vide.

Je prends le métro et le funiculaire pour rejoindre le haut de la montagne. Ce coin-là je le connaissais d'autrefois. Mon ancien amour m'avait amené jusqu'à l'observatoire et le parc forain d'antan.

Le lien d'amour nous unissant était impalpable. Nous avions gloussé en nous prenant en photos. Nous nous étions embrassés à mesure de notre déambulation. Les souvenirs me font frissonner. Notre brusque rupture laisse des traces indélébiles.

C'est ce qu'il était advenu quelque temps après son déménagement ici. Le temps du souvenir cesse lorsque le funiculaire parvient à la station Tibidabo.

La population passe de milliers de personnes au kilomètre carré à deux ou trois joggers. Je suis la maîtresse du monde, là-haut dans les montagnes. Mes poumons s'emplissent d'un air pur. Je fredonne sans crainte, parlant aux oiseaux.

Je m'assois le dos appuyé contre un arbre ressemblant aux baobabs d'Afrique. Ce contact me soutient. Ici, le temps n'existe plus, uniquement les caresses du soleil et la brise rythment la journée. Je repense à mon malaise. L'origine de mes tergiversations provient certainement de tout ce monde. C'est juste asphyxiant.

Je poursuis ma marche. Il y a des montées et des descentes. La vue sur la ville s'invisible. De l'autre côté, face à des montagnes, je veux passer la nuit-là, dormir sur la plaine dans le confort douillet de l'herbe. Mais l'obscurité tétanise.

Je suis un chemin semblant mener au centre de la ville. Celui-ci est parsemé de cailloux de différentes tailles. Il faut user d'habileté et d'équilibre pour ne pas dévaler la pente et tomber. Il y a comme une impression de jouer aux funambules. La ville approche, ses rues et ses gens. Je descends le long d'une rampe d'un escalier.

Un sourire des plus enchanteurs se dessine sur mon visage. Je suis dans un lieu peuplé de roses et de fleurs de toutes les couleurs. Le gardien me ramène à la réalité de la journée se terminant.

Station de métro.

« La próxima estación la Rambla, cuidate las puertas. ³ »

La rumeur de la ville ressurgit après le silence des montagnes.

Ma chambre est obscure et dénuée d'agitation. Je sors du placard ma machine à musique. Avec ça et mes écouteurs, Julia ne me dérange pas de ses rires étouffants.

Mon téléphone vibre sur la table de chevet.

— Héloïse, comment vas-tu ?

— Tranquille de mon côté... Et toi Chloé ?

— Je retrouve Alizée et Jennifer au parc de la Ciutadella. Tu te joins à nous ?

— Quand ça ?

— Maintenant ! La ville nous appartient. La nuit aussi !

— Je pense dodo bientôt... Une prochaine fois.

— Ciao bella !

Je m'amuse encore avec la machine. Le vacarme s'accroît. La résidence entière festoie et la ville bourdonne.

Le silence s'installe peu à peu dans l'appartement alors que les bruits

extérieurs perdurent. Je m'endors et rêve de tomber parmi les étoiles.

Signes avant-coureurs

Réveil. Les images apparaissent.

Je me rends, avec élan, au bord de la plage. Aussitôt que les rayons caressent ma peau, je cours me jeter dans l'eau fraîche.

Le film *Les Dents de la mer* me revient en mémoire. Je retourne en direction du banc de sable, flippée jusqu'aux pieds. Je rejoins la promenade. Un groupe de fêtards me croise. Un homme m'adresse du charabia. Je poursuis ma marche en lisant des bribes de mon recueil de poésie.

Georgio ne répond pas au téléphone.

J'avoisine le port où des centaines de touristes déambulent à côté de gens qui vendent leurs créations artistiques, des néo-hippies pour la plupart.

De retour à la colocation, l'envie me saisit d'écouter de la musique dans le salon. Julia nettoie la pièce d'un rythme effréné et effrayant.

— Est-ce que tu veux bien déguerpir ? Tu vois pas que je lave !

Sa demande m'écœure. Je m'exécute. Les écouteurs dans mes oreilles, je fredonne :

« *Ma chambre a la forme d'une cage... Le soleil passe son bras par la fenêtre...* ».

Je veux rire, danser, chanter, et tout ça avec quelqu'un.

Mon téléphone sonne.

— Héloïse, où es-tu ?

— Chez moi...

— Madre... misère... peux-tu venir maintenant au bar Schilling ?

— Je t'y rejoins !

J'enfile une robe à froufrous et quitte le domicile en marchant d'un pas de course, le cœur battant la chamade. La voix de Georgio était rocailleuse,